

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 52

Artikel: Il y a microbes et microbes
Autor: Nel., J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214340>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mode dan po l'Etat civi. L'étai cin i'âore dau né et pétabosson ellousâi sa pétabossonâre à six hâore, l'avâi juste lo temps. Subyâve, étai dzoïau quemet quacon que l'a étai râi dâi z'abayâ, quand lâi vint l'idée de bâire on verro à la Crâi-Billantse po sè bailli de la pince. Eh ! mon té ! poûro Cougnonet ; sâ-to pas que dein lè cabaret on sâ à quinn' hâore on lâi eintre, mâ quand on ein pâo ressailli, lâi a rein que lo bon Dieu que lo sâ — et oncora. Tant lâi a que l'étai six hâore et dhf minute quand l'è arrevâ à l'Etat civi, juste po vère que l'étai clliou.

L'à dan saliu remodâ po l'ottô tot motset et reveni lo leindèman.

Dan lo demâ sè dèmatene on bocon po venâ à boun'hâora. Mâ l'a saliu allâ requerî lo tire-mondo, por cein que la Julie voliâve pas bin adrâi medzî lo têtè. Tota la dzornâ s'è passâie dinse.

Lo demicro, Cougnonet sè remet à trassî à l'Etat civi. Mâ ne va-te pas reincontrâ on bon fond que lâi a de dinse :

— Du que t'a onna galéza croietta, tè pâo demî ! Vin !

L'è zu bâire et l'a âoblliâ d'allâ fêre inscrire la Julie, tant l'avâi trâidécilâ.

Lo deveindro, sè peinse dinse : — Mâ, Cougnonet, t'einlevâ se te n'a pas bo et bin âoblliâ lo pétabosson. Sti coup, lâi a pas de nani, faut lâi allâ dèman.

Dèman, l'étai lo deçando, lâi avâi onna fîta et put pas allâ écrire. La senanna l'étai finya, mâ pas po Cougnonet que s'è soulâ, que l'è tsezâ su sa fîta, et que l'a étai malâdo quatre dzor.

Quand s'è relèvâ l'étai lo tor à la vate de vilâ et lâi a prau z'u à fêre. Doû dzor aprî, Cougnonet sè dit : — Quando l'è bon l'è prau ! Lâi, a pas de metsance, mè faut fêre inscrire mon vi et la Julie. Lo quin è te que prissé lo mè ? L'è su que l'è lo vi, por que l'ausse binstout veingt-ion dzor. Se l'inspetteu démorâve omète dau côté d'au pétabosson, ma on deraf que fant tot exprè po qu'on ne poussé pas fêre le dou z'affâre ein on iâdzo. Vu adî allâ vè l'inspetteu. Oï ! Lo vi prisse mè que la Julie.

Lâi è z'u et la senanna s'è passâie.

Se vo desé que la delon d'aprî lâi a z'u oquie d'autro, vo mè derâ dzanlyau et tot parâ lè la vretâllia veretâ. L'è on monsu que mè l'a râcontâi, et cein a risquâ de lâi arrevâ à li mîmo, quand wo dio.

En bin ! po fini, la Julie Cougnonet l'avâi étai fete lo deçando dix-houti d'au mai d'avri et l'étai lo veingte-nâo d'au mai d'août quand l'a étai marquâie su lo grand lâviro à l'Etat civi.

Et ora, quand on ein dèvese à Cougnonet, ie fâ dinse :

— Lè bouibo lè oncora rein de lè fêre ! la metsance l'è de lè z'inscrire !

MARC A LOUIS.

LES JEUX DE NOËL A GRYON

D'un article publié il y a deux ans par M. le Dr Jean Roux, dans les *Archives suisses des traditions populaires*, nous extraisons ce qui suit :

PENDANT un séjour de vacances à Gryon, j'ai pu noter, grâce aux renseignements que m'a donnés Mlle Louise Saussaz, aux Paris sur Gryon, quelques-uns de ces « jeux de Noël » qui se pratiquaient autrefois — et se pratiquent encore parfois aujourd'hui — pour connaître l'avenir matrimonial. Ces « jeux », qui, de fait, ne méritent pas ce nom, ont tous ceci de commun, c'est qu'ils doivent être exécutés dans la nuit de Noël. Dans bien des cas, le rite exige que celui qui l'accomplit soit *ad nudum* et c'est souvent en rêve que la personne reçoit la réponse. Voici quelques-uns de ces « jeux ».

Les neuf fontaines. Dans la nuit de Noël, à minuit, le jeune homme (ou la jeune fille) s'en va, nu, dans le village et boit successivement à neuf fontaines, il lui est interdit de revenir sur

ses pas, de marcher sur ses traces et de regarder en arrière. Dans la neuvième fontaine, il (ou elle) apercevra l'image du bon ami (bonne amie).

Parler à la lune. La personne, complètement nue, sort à minuit, dans la nuit de Noël, et, s'arrêtant à l'angle de la maison, adresse en ces mots la parole à la lune :

Lune, ô belle lune, dis-moi dans mon dormant, Quel amant j'aurai dans mon vivant.
S'il a des chevaux, qu'il les amène ;
S'il n'en a point, qu'il vienne quand même.

En rêve, la personne apercevra celui ou celle qu'elle épousera. (D'après un renseignement recueilli à Bâle, d'une dame française, la même formule s'emploie aux environs de Rouen).

Les habits retournés et pliés. A minuit, la personne se met au lit, en costume d'Adam... ou d'Eve, après avoir soigneusement plié sur une chaise et retourné à l'envers tous ses habits à mesure qu'elle les enlève. Les jeunes filles doivent enfin dénouer leurs cheveux, défaire leurs tresses et enlever les épingle. C'est dans le rêve qui suit que la personne aimée apparaîtra.

Deux jeunes filles ont fait le jeu. L'une d'elles en s'éveillant, dit à son amie : « Est-ce que je n'ai pas rêvé de ce crapaud de Jules X !! » Ce jeune homme n'avait alors que dix-sept ans et était plus jeune que la demoiselle en question. Plus tard elle a épousé celui qu'elle avait aperçu dans son rêve.

Une jeune fille a fait le jeu n° 3. Elle rêve pendant la nuit d'un dragon ayant un cheval noir. Or, elle ne connaît aucun jeune homme remplissant ces conditions. Pendant une saison, elle s'engagea comme femme de chambre dans un hôtel voisin de Gryon et c'est là qu'elle fait la connaissance d'un jeune homme qui veut l'épouser. Et il se trouve précisément qu'il est dragon et qu'il a un cheval noir !

La chambre qu'on balai. Après avoir dressé le couvert sur la table à minuit, la jeune fille balai la chambre, toujours du même côté et sans se retourner, de façon à terminer son travail vers la porte. Au moment où elle a fini, elle se retourne brusquement et aperçoit, dans le cadre de la porte, l'image de son futur époux.

Une jeune fille a expérimenté ce jeu dans un chalet près de Gryon. Quand elle eut terminé son balayage, elle aperçut, dans le cadre de la porte, un gendarme, mais si distinctement qu'elle en fut tout effrayée. Plus tard, cependant, elle a épousé un gendarme.

La farine et le sel. Dans la soirée de Noël, une jeune fille, ayant en main un dé à coudre, se rend dans le village, successivement auprès de trois veuves. À chacune, elle demande un peu de farine et de sel, que la veuve place dans le dé. Chez la troisième veuve, le dé doit être rempli. La jeune fille rentre à la maison et, en se mettant au lit, avale ce mélange de farine et de sel qu'elle a eu soin, auparavant, de délayer dans un peu d'eau de façon à obtenir une bouillie claire. Dans la nuit, elle voit en rêve son futur époux.

Le jaune d'œuf et le sel. Une jeune fille se rend, dans la soirée de Noël, chez une voisine, sans saluer personne. Elle frappe à la porte et, sans dire ni bonjour, ni bonsoir, demande simplement : « Donnez-moi un œuf pour l'amour de Dieu ! » — Revenue chez elle, la jeune fille fait cuire cet œuf, et quand il est devenu dur, elle le partage de façon à en retirer la boule de jaune. Elle prépare un poids de sel égal à celui du jaune et avale, à minuit, le jaune d'œuf et le sel. Elle voit en rêve son futur mari.

DR JEAN ROUX.

Une autre solution. — Nous avons encore reçu la solution que voici au problème que nous avons posé il y a deux semaines. Nous la publions à titre de point final ; elle est, du reste, intéressante.

Suivant les données, A parcourt la piste en 12 minutes, soit 720 secondes.

Si A et B allaient de même allure, ils se rencontreraient au bout de 3 minutes exactement. Les 20 secondes en plus représentent le gain de A sur B, et de plus le $\frac{1}{36}$ de la piste : $(\frac{20}{720} = \frac{1}{36})$

— Le gain de A sur B, pour 200 sec. (3 min. 20") est de 100 m. Mais il faut compter 50, parce que A et B vont à l'encontre l'un de l'autre.

$$36 \times 50 = 1800 \text{ m.}$$

IL Y A MICROBES ET MICROBES

La grippe, l'insidieuse, la maligne, la néfaste grippe, continuera-t-elle longtemps encore à sévir ? A ses courbes descendantes succédera-t-il toujours des courbes ascendantes ? On s'habitue à tout, et ceux qui ne sont pas encore atteints pensent à tout autre chose qu'à la perspective d'être un jour des victimes du mal à la mode. On se lasse même des restrictions. L'autre soir, j'ai voulu entrer au café de la Paix. Il m'a fallu faire demi-tour : pas une place n'était libre et on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, le courage des musiciens de jouer devant une exposition si riche de microbes, ou l'insouciance de cette foule dense à couper au couteau qui se moque des prescriptions médicales et ne perd pas son temps à contrôler la propreté des verres ou la sécurité du voisinage immédiat, où quelques postillons sont impatients de courir. Vous verrez que c'est à force de reprendre nos habitudes normales que l'épidémie, lasse de nous talonner, disparaîtra. Et puis, il y a les microbes bienfaisants. Oui, les microbes bienfaisants. Cela paraît drôle. Pourtant, le pain quotidien, dont la ration heureusement va être augmentée, n'est-il pas fait avec une levure dont les microbes forment la substance ! Dans ces bonnes saucées où vous le trempez, une quantité innombrable de ces infiniment petits ne demandent pas mieux que de flatter votre palais. L'eau, le vin, microbes ! Nous-mêmes, juxtaposition plus ou moins harmonieuse de microbes !

Mais laissons ce verbiage et parlons clair.

Le *Figaro* publiait, lors de la première influenza, celle de 1890-91, un article de M. Emile Gautier, que nous voudrions pouvoir reproduire in extenso :

« Le microbe, voilà l'ennemi !

« Tel est le cri de guerre de la médecine fin de siècle, qui pousse peut-être tout de même les choses un peu trop au noir, car si nous la devions croire sur parole, elle finirait par nous rendre, à force de pessimisme, l'existence intenable. »

M. Gautier concède que le microbe est responsable de « la plupart des maux qui affligen et déclinent l'humanité ». Ils sont omnipotents-omniprésents, toujours prêts à fondu sur une proie incapable de leur résister, à moins que... A moins que d'autres microbes se décident à intervenir et prennent notre défense. La vérité est que dans ce monde minuscule qui paraît, « à la loupe, comme un ramassis de pirates et d'assassins, il se rencontre parfois de braves gens, qui nous procurent du vinaigre, de l'alcool, du sucre, de la crème, du beurre, qui donnent au vin son parfum, qui élaborent le nitrate et l'ammoniaque nécessaires au sol cultivable, et bien d'autres choses encore. Ils accompagnent nos morts au cimetière et ne s'en séparent plus que pour les faire renâstre dans un bouquet de fleurs, marguerites ou pissoirlets, peu importe.

« Il est à peu près acquis aujourd'hui, selon M. Gautier, que c'est aux ferment de la bouche, de l'estomac et de l'intestin que revient l'honneur du libre et régulier accomplissement des fonctions digestives. »

Depuis que l'article du *Figaro* a été écrit, c'est-à-dire depuis un quart de siècle, le prestige du microbe n'a fait que grandir. Quelque-

fois, pour rompre la monotonie du langage, il devient une bactérie. En attendant, nous ne sommes pas encore au clair sur la nature du microbe de la grippe. Les médecins ergotent. Il est si petit qu'il passe à travers les filtres habituels. On nous l'a pourtant montré fixé sur une plaque microscopique. Il ressemble à ses congénères : un point, c'est tout ; il y a quelquefois une virgule, mais ce n'est pas la peine d'en parler. L'essentiel, c'est de nous désinfecter avec les microbes que vendent les pharmaciens jusqu'à ce que, par un beau soleil et une forte bise de janvier, nous avalions de nouveau, sur la route du Chalet-à-Gobet, une dose nocive de ces sots animacules qui, véhiculés par l'air et venant Dieu sait d'où, sont remplis de mauvaises intentions. Car, voyez-vous, l'hygiène est une chose excellente, indispensable, mais hélas ! elle n'empêche point l'homme prudent qui se garde d'habiter une chambre aux parois moisies d'absorber au grand air les germes qui, de proposito délibéré, en veulent faire une victime.

Au surplus, bon docteur, continue ta tournée. Ta présence seule est un réconfortant.

J. NEL.

DISTRACTION

NOtre ami Lucien est la fleur des hommes ; doué d'une superbe intelligence, jouissant de l'estime et de la considération de chacun ; époux d'une charmante femme qui l'adore, père de trois enfants qui le respectent et le chérissent, il a absolument tout pour être heureux. Malheureusement une chose l'afflige et lui joue quelquefois de vilains tours : c'est sa grande distraction. En effet, nous devons en convenir, Lucien est distract et ne peut parvenir à se corriger.

Il nous revient à la mémoire une aventure peu banale qui lui arriva quelques années avant la guerre.

Ce brave Lucien, faisant partie de trois sociétés seulement : la Solidarité, la Fraternité et la Paternelle, sortait très peu le soir ; il aimait à rester dans sa famille — il est vrai qu'il a un peu changé depuis. — Cependant, il fut un jour invité à assister à la soirée annuelle de « l'Orphéon » ; un sién ami, membre actif de cette société, lui envoyait une place, une bonne, mais une seule. Ce fut un événement. Lucien hésita beaucoup ; il n'aimait pas sortir le soir, désirant se coucher de bonne heure, disait-il. Cependant, sur les instances de sa femme, on décida en famille qu'il accepterait l'invitation, mais qu'il serait de retour au plus tard à onze heures. Enfin le grand jour arriva ; un jour sombre et froid de fin de novembre ; une pluie fine et glacée tombait lentement. Après avoir reçu les recommandations d'usage de sa digne épouse, Lucien, bien emmitouflé, se dirigea d'un pas alerte vers le Casino, où avait lieu la festivité. La soirée était charmante ; Lucien était émerveillé par un programme aussi bien exécuté que varié ; les heures passaient dans l'allégresse et il s'oublia à un tel point que, lorsqu'il tira sa montre, il constata qu'il était minuit sonné et bien sonné.

Hélas ! que faire ? Il avait promis de rentrer pour onze heures au plus tard !... Il prit son chapeau et son manteau ; sortit presque d'un bond et se hâta vers sa demeure située au moins à une demi-heure de là. Et la pluie tombait toujours !... Il arriva enfin fatigué, fourbu, mouillé, transi, devant la porte d'entrée. « Sapristi !... s'écria-t-il, j'ai oublié ma clef !... » Il était une heure du matin et... la pluie tombait toujours !... Il eut beau fouiller et retourner toutes ses poches ; peine inutile ! Pas de clef !...

Après quelques instants de réflexion, il prit un parti ; ne voulant pas faire du vacarme pour réveiller toute la maisonnée, il résolut de *tuer* le temps par la promenade et de rentrer à 6 h. du matin, avec le garçon laitier qui ouvre la

porte en ce moment-là. Il fit donc plusieurs fois le tour de Beaulieu, de la Pontaise, passa par le Maupas, alla jusqu'à Prilly et enfin revint à 6 heures ; la pluie tombait toujours !... Il pénétra dans la maison et sa femme vint ouvrir la porte de son appartement ; la pauvre avait passé la nuit dans l'anxiété et ne s'était pas couchée ; elle avait attendu son époux. Sachant qu'il avait oublié sa clef, elle avait veillé à ce qu'on ne décrochât pas le bec-de-cane de la porte d'entrée. Si Lucien, toujours distrait, après avoir fouillé dans ses poches et constaté son oubli, avait essayé de faire jouer la poignée, la porte se serait sûrement et très facilement ouverte.

Lucien ne s'est pas corrigé, mais il se souviendra longtemps de son aventure.

OCTAVE D.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Du Jorat à la Cannebière

M. O. Badel a raconté, en 1909-1910, dans *l'Echo de la Broie*, le voyage, à Marseille et Toulon, entrepris par une société de chant du Jorat. Ce récit a eu beaucoup de succès. Son auteur veut bien autoriser le *Conteur vaudois* à en reproduire des fragments. Nos lecteurs, nous en sommes certains, suivront avec plaisir les pérégrinations des gais chanteurs campagnards.

I.

A Tuayre-Ville. — Le départ.

Notre modeste port de mer perché, solitaire, sur les confins du Jorat, théâtre agréable, tout imprégné d'ombre et de fraîcheur, en pleine région des pommes de terre. Rien de particulier ne la distingue des communes voisines, à part son étendue démesurément longue. Pas d'autre occupation que celle de vaquer aux nombreux travaux de la lutte pour l'existence. Enfin son véritable nom est si difficile à orthographier que les administrations de chemins de fer n'ont pas encore pu se mettre d'accord pour l'écrire. Aussi nos lettres s'en vont parfois faire le tour du pays avant d'arriver à destination et finissent par revenir bariolées de sceaux. Pour ces motifs, il nous est bien permis de remplacer le nom de notre cité par la dénomination un peu prétentieuse de *Tuayre-Ville*.

Tuayre-Ville possède une chorale, plus forte en effectif qu'en talent, ceci sans offense pour elle, car chacun fait ce qu'il peut et prend son plaisir où il le trouve. Les lauriers ne poussent pas dans la contrée, leur culture n'étant ni lucrative ni nécessaire pour elle, et leur récolte en somme plus coûteuse qu'utile, notre chorale a jugé sage, depuis les temps reculés de sa fondation, de vouer ses efforts à l'agrément de ses concitoyens et au plaisir que procurent des courses variées et instructives. Ainsi faisant, pas de luttes, pas de jaloussié, pas de frais et d'amertume pour obtenir une couronne qui coûte en général les yeux de la tête. C'est une philosophie qui en vaut bien une autre et qui rentre en plein dans le tempérament du bon peuple vaudois, ennemi de la gloriole, de la blague, du fla-fla, et prenant la vie par le bon bout.

Depuis nombre d'années, notre jeunesse tuayrienne fait des courses ici et là. La Suisse n'a bien-tôt plus de mystères pour la plupart de nos jeunes gens du sexe fort. Il leur fallait quelque chose d'inédit, de pas encore vu. Ils voulaient voir la mer, aller dans le Midi, quitter à vendre jusqu'à leur chemise, à abandonner femmes et enfants, pour s'en passer l'envie.

Le 20 mai 1909, la Chorale était prête à s'envoler, comme les hirondelles, vers des cieux plus doux. Chacun se montra sympathique à son projet.

Cependant, notre directeur, quoique fort innocent, reçut une violente philippique d'une bonne vieille dame de sa connaissance, habitant Genève et désireuse de faire aussi la course. Apprenant que les hommes seuls seraient de la partie, elle nous traita de « bande d'égoïstes, qui ne considèrent leurs femmes que bonnes à faire la soupe ». Le malheureux dut employer toute sa diplomatie et son talent pour lui faire comprendre que Marseille, étant une ville peu sûre à cause de sa population de

marins en goguette, notre Chorale craignait d'y conduire des dames et, par amour pour elle, préférait les laisser à la maison. Cette explication, qui ne vaut pas grand'chose, avouons-le, ne réussit pas à la convaincre.

Nos dames heureusement prirent la chose du bon côté. L'une d'elles à qui l'on conseillait de se choisir un autre homme, une fois le sien parti, répondit qu'elle ne saurait vraiment lequel prendre, tous les beaux étant loin !

L'itinéraire portait : premier jour, Genève ; deuxième, port de Toulon, éventuellement visite de l'arsenal maritime ; troisième, Marseille ; quatrième et dernier jour, Lyon et retour.

Quant au sommeil, on s'arrangerait comme on pourrait. Un Monégasque, domicilié à Monte-Carlo, auquel des renseignements avaient été demandés à ce sujet, répondit dans son langage imagé que pour des « proprios et fils de famille tels que nous autres » il fallait nous arranger pour dormir une nuit dans une *pagnote* (un lit) et deux nuits dans la *balançoire* (le train).

Restait à choisir une coiffure uniforme, les chemins de fer du P.-L.-M. exigeant un insigne bien visible pour le contrôle des sociétaires. Le succès remporté par les pontonniers vaudois, lors de leur descente du Rhône, en barques, l'année précédente, nous fait prendre une élégante casquette, en toile blanche, semblable à la leur. En bons patriotes, fiers d'arborer notre drapeau en terre étrangère, nous la fîmes décorer d'un ruban vaudois et d'un écusson aux couleurs fédérales.

Quel pinte de bon sang en exhibant nos casquettes pour la première fois ! L'un d'entre nous, grâce à ses lorgnons et à sa barbe vénérable, taillée en pointe, fut illico baptisé *l'aumônier* de la troupe, tant il avait le physique de l'emploi. Hélas ! ses prêches n'eurent guère l'orthodoxie voulue : l'occasion, la compagnie surtout étaient peu propices à donner la foi qui convertit les foules et fait pleurer les rochers. Pauvre aumônier, il sera semblable pendant la course à ce missionnaire qui, au milieu des tribus sauvages, se nourrissait de désintérêt, de bananes et de sermons, avec cette différence que ces derniers étaient un peu plus sérieux ; mais quant au reste tous deux étaient bien logés à la même enseigne, surtout en fait d'alimentation, notre aumônier n'ayant rien mangé durant toute la course, ses vivres étant régulièrement la proie des pirates de la bande.

(A suivre.)

Les Conteurs suisses. — Traductions françaises des meilleurs narrateurs suisses-allemands contemporains. 6 volumes à fr. 1.35 le volume. — Editions « SPES », Lausanne. — C'est un devoir patriotique que de connaître quelques-unes des œuvres littéraires de l'autre langue nationale. Et ce devoir est un plaisir lorsqu'on a des traductions telles que la collection « Conteurs suisses » publiée par les Editions « SPES », Lausanne. Une première série de six volumes, bon marché, d'un goût parfait, comprend les meilleurs narrateurs de la Suisse allemande. Les noms connus de *Ilg, Jegerlehner, Lienert, Zahn, Fäsi, Mœschlin, Bosshardt*, témoignent du choix judicieux des éditeurs. C'est le « dessus du panier » qui nous est offert sous une forme populaire qui plaira assurément.

Tzi no, par E. Lugrin, professeur. — Edwin Frankfurter, éditeur, Lausanne. — Ce petit volume est la suite des *Locutions vaudoises*. M. Lugrin y traite avec compétence beaucoup de locutions du pays relatives à la campagne et à la culture, à la forêt et au pâturage, à la vie rustique, aux insectes et poissons, etc., etc. Un index alphabétique facilite les recherches. Tous ceux qui s'intéressent à notre savoureux parler vaudois voudront se procurer *Tzi no !*

Grand-Théâtre. — Demain, dimanche, une salle comble, c'est certain. On jouera *Marceau ou les enfans de la République*, grand drame militaire en 9 tableaux. Mise en scène de grand gala. Les 1, 2 et 3 janvier, en matinée et soirée, grands spectacles extraordinaires. (Voir les affiches.)

Nouveaux abonnés. — Charles Mazeau à Saint-Astier, France. — Fd Gervais, député, Begnins. — François Viret, Hermenches.



Julien MONNET, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS